

PRÉSIDENCE
DE LA
RÉPUBLIQUE

**CEREMONIE FRANCO-ALLEMANDE EN HOMMAGE
AUX FUSILLES DE LA CLAIRIERE DU MONT VALERIEN
ET A L'OCCASION
DU 60^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE L'ABBE FRANZ STOCK**

Samedi 23 février 2008

MONT VALERIEN



DOSSIER DE PRESSE

SOMMAIRE

Déroulement de la cérémonie

Texte de la présentation du site par un lycéen français

Texte de la présentation du site par un lycéen allemand

Dernière lettre d'Honoré d'ESTIENNE d'ORVES à l'abbé STOCK

Dernière lettre de Joseph EPSTEIN à son fils

Discours de M. le Ministre-Président du Land de la République Fédérale d'Allemagne de Rhénanie du Nord – Westphalie, M. Jürgen RUTTGERS

Discours de M. le Président de la République française, M. Nicolas SARKOZY

Annexes

Présentation du Mont Valérien et de la clairière des fusillés

Biographies :

- **Honoré d'ESTIENNE d'ORVES**
- **Joseph EPSTEIN**
- **Franz STOCK**

INHALTSVERZEICHNIS

Ablauf der Gedenkfeier

Text der Präsentation der Gedenkstätte durch einen französischen Schüler

Text der Präsentation der Gedenkstätte durch einen deutschen Schüler

Letzter Brief von Honoré d'ESTIENNE d'ORVES an Pfarrer STOCK

Letzter Brief Joseph EPSTEINs an seinen Sohn

**Rede des Ministerpräsidenten des Landes Nordrhein-Westfalen
(Bundesrepublik Deutschland), Herrn Jürgen RÜTTGERS**

Rede des Präsidenten der französischen Republik, Herrn Nicolas SARKOZY

Anlagen

Präsentation des Mont Valérien und der « Clairière des fusillés » (Lichtung der Füsilierten)

Biografien :

- **Honoré d'ESTIENNE d'ORVES**
- **Joseph EPSTEIN**
- **Franz STOCK**

DEROULEMENT DE LA CEREMONIE

15 h 00

Arrivée de M. le Président de la République et de M. Rüttgers au Mont Valérien :

- honneurs militaires ;
- hymnes allemand et français ;
- M. le Président de la République et M. Rüttgers passent les troupes en revue.

15 h 15

Début de la cérémonie dans la clairière :

- *Chant des partisans* par le chœur de l'Armée française ;
- évocation par Edouard Vuillot, élève du lycée Richelieu de Rueil-Malmaison, de l'histoire de la clairière des fusillés ;
- évocation par Daniel Steit, élève du Franz-Stock Gymnasium d'Arnsberg, de l'abbé Franz Stock ;
- lecture de la dernière lettre d'Honoré d'Estienne d'Orves à Franz Stock par un de ses descendants, suivie de la lecture de la dernière lettre de Joseph Epstein à son fils par M. Georges Duffau-Epstein ;
- allocution de M. Rüttgers ;
- discours de M. le Président de la République ;
- dépôt de gerbe ;
- sonnerie aux morts et minute de silence ;
- *Hymne à la Joie* par le chœur de l'Armée française.

A l'issue de la cérémonie dans la clairière, M. le Président de la République et M. Rüttgers vont se recueillir dans la crypte du Mémorial de la France combattante.

ABLAUF DER GEDENKFEIER

15 Uhr 00

Ankunft des Herrn Präsidenten der Republik und Herrn Rüttgers am Mont Valérien:

- Militärische Ehren;
- Deutsche und französische Nationalhymne;
- Der Herr Präsident der Republik und Herr Rüttgers schreiten die Front der Truppen ab.

15 Uhr 15

Beginn der Gedenkfeier in der « Clairière » :

- *Gesang der Partisanen (Chant des partisans)* - Chor der französischen Arme;
- Edouard Vuillot, Schüler des Lycée Richelieu in Rueil-Malmaison, erinnert an die Geschichte der « Lichtung der Füsilierten »;
- Daniel Steit, Schüler des Franz-Stock Gymnasiums in Arnsberg erinnert an Pfarrer Franz Stock ;
- Verlesung des letzten Briefes von Honoré d'Estienne d'Orves an Franz Stock durch einen seiner Nachkommen, gefolgt von der Verlesung des letzten Briefs Joseph Epsteins an seinen Sohn durch Herrn Georges Duffau-Epstein ;
- Rede Herrn Rüttgers ;
- Rede des Herrn Präsidenten der Republik;
- Kranzniederlegung;
- Totensignal und Schweigeminute;
- *Hymne an die Freude* - Chor der französischen Arme.

Am Schluss der Gedenkfeier in der Lichtung begeben sich der Herr Präsident der Republik und Herr Rüttgers in die Krypta des « Mémorial de la France combattante ».

TEXTE DE LA PRESENTATION DU SITE PAR UN LYCEEN FRANCAIS

Bonjour,

Je m'appelle Edouard,

j'ai 17 ans

et j'habite Rueil-Malmaison.

En cet endroit, de 1941 à 1944, des camions amenèrent jour après jour des résistants. Ils avaient été arrêtés, torturés, condamnés, parce qu'ils luttèrent pour rendre à la France la liberté qui lui avait été confisquée.

Certains aussi étaient des otages, raflés chez eux ou dans la rue, que l'on exécutait en représailles d'attentats commis par d'autres.

Ils étaient de tous les âges. Le plus jeune avait 17 ans. Certains étaient des étrangers qui avaient fui leur pays et qui s'étaient réfugiés dans le nôtre pour se battre contre l'oppression.

Français, Espagnols, Arméniens, Polonais, chrétiens, juifs, communistes, tous se battaient pour la liberté, l'honneur de leur pays, la dignité humaine.

Dans cette clairière, plus de mille d'entre eux ont trouvé la mort. Le bois déchiqueté par les balles des poteaux d'exécution, qui ont été conservés jusqu'à aujourd'hui, est aussi éloquent que le silence qui règne aujourd'hui en ce lieu.

Après chaque salve, on plaçait les corps dans des cercueils. Ils avaient auparavant servi de sièges aux condamnés, dans les camions qui les amenaient jusqu'au Mont Valérien. Puis, on les enterrait en cachette dans des cimetières parisiens pour que même leurs proches ignorent où ils reposaient.

Nous appelons aujourd'hui cet endroit la clairière des fusillés.

Le Commandant Honoré d'Estienne d'Orves et ses deux adjoints, Maurice Barlier et Yan Doornik, furent parmi les premiers qui tombèrent. C'était le 29 août 1941.

Arrivés dans la clairière, d'Estienne d'Orves demanda, pour lui-même et pour ses camarades, de ne pas avoir les yeux bandés, ni d'avoir les mains entravées. Leur air apaisé frappa tous les présents. S'approchant du président du tribunal militaire qui l'avait condamné à mort trois mois plus tôt, d'Estienne d'Orves lui déclara : « Monsieur, vous êtes officier allemand. Je suis officier français. Nous avons fait tous les deux notre devoir. Permettez-moi de vous embrasser ».

Et, devant les soldats interdits, les deux hommes se donnèrent l'accolade.

Alors, les condamnés firent face au peloton. L'ordre claqua, puis les coups de feu. On entendit distinctement « Vive la France » et les trois hommes s'écroulèrent.

TEXT DER PRÄSENTATION DER GEDENKSTÄTTE DURCH EINEN FRANZÖSISCHEN SCHÜLER

Guten Tag,

ich heiße Edouard,

ich bin 17 Jahre alt

und ich wohne in Rueil-Malmaison.

An diesen Ort brachten 1941 bis 1944 Lastwagen Tag für Tag Widerstandskämpfer. Sie waren verhaftet, gefoltert, verurteilt worden, weil sie dafür kämpften, Frankreich die Freiheit wiederzugeben, die ihm genommen worden war.

Manche waren auch Geiseln, die bei sich zu Hause oder auf der Straße zugegriffen worden waren und die man zur Vergeltung für von anderen begangene Attentate hinrichtete.

Es waren Männer jeden Alters. Der jüngste war 17 Jahre alt. Manche waren Ausländer, die aus ihrem Land geflohen waren und in unserem Land Zuflucht gesucht hatten, um gegen die Unterdrückung zu kämpfen.

Franzosen, Spanier, Armenier, Polen, Christen, Juden, Kommunisten, sie alle kämpften für die Freiheit, die Ehre ihres Landes, die Menschenwürde.

In dieser Lichtung haben über tausend von ihnen den Tod gefunden. Das von den Kugeln zersplitterte Holz der Hinrichtungspfähle, die bis heute aufbewahrt wurden, ist ebenso beredt wie das Schweigen, das heute an diesem Ort herrscht.

Nach jeder Salve legte man die Leichen in Säрге. Diese hatten vorher den Verurteilten in den Lastwagen, mit denen man sie zum Mont Valérien brachte, als Sitze gedient. Dann wurden sie in aller Heimlichkeit in Pariser Friedhöfen begraben, damit selbst ihre Angehörigen ihre Ruhestätte nicht kennen sollten.

Heute nennen wird diesen Ort „Lichtung der Füsilierten“.

Unter den ersten, die fielen, befanden sich der Commandant Honoré d'Estienne d'Orves und seine beiden Stellvertreter Maurice Barlier und Yan Doornik. Dies war am 29. August 1941.

In der Lichtung angekommen, verlangte Estienne d'Orves für sich und seine Kamaraden, man solle ihnen die Augen nicht verbinden und sie nicht an den Händen fesseln. Alle Anwesenden waren von ihrer sichtbaren Ruhe beeindruckt. D'Estienne d'Orves ging auf den Vorsitzenden des Militärgerichts, das ihn drei Monate zuvor zum Tode verurteilt hatte, zu und sagte zu ihm: „Sie sind deutscher Offizier. Ich bin französischer Offizier. Wir haben beide unsere Pflicht getan. Erlauben Sie mir, Sie zu umarmen“.

Und vor den sprachlosen Soldaten gaben die beiden Männer einander die Akkolade.

Dann standen die Verurteilten dem Exekutionskommando gegenüber. Der Befehl erging und es knallten die Schüsse. Deutlich war zu hören: „Es lebe Frankreich“ und die drei Männer brachen zusammen.

TEXTE DE LA PRESENTATION DU SITE PAR UN LYCEEN ALLEMAND

Bonjour,

Je m'appelle Daniel,

j'ai 18 ans

et j'habite Arnberg.

A l'endroit où nous sommes, entre 1941 et 1944, les occupants allemands ont formé, jour après jour, des pelotons d'exécution pour fusiller des prisonniers qui étaient amenés des prisons parisiennes, de Royallieu ou de Drancy.

Plus de mille d'entre eux ont été liés aux poteaux qui se trouvaient dans cette clairière.

Mais il y avait aussi, dans cette clairière, un autre Allemand, qui se tenait là-bas, derrière le peloton, un prêtre catholique en soutane, l'abbé Franz Stock. Recteur de la paroisse allemande de Paris, il était aussi l'aumônier des prisons dans lesquelles les résistants étaient internés. Comme homme et comme prêtre, cette guerre entre les deux peuples le déchirait.

Pendant quatre ans, il visita les prisonniers dans leurs cellules. En se cachant de ses autorités, il leur fournit des objets, servi de messenger entre les prisonniers et leur famille, apporta aux condamnés un réconfort moral – et – pour ceux qui le souhaitaient, un réconfort spirituel. A l'heure de la mort, il montait avec les condamnés dans les camions et les accompagnait jusqu'au dernier instant.

Des gens comme lui nous permettent à nous, jeunes Allemands, d'être ici aujourd'hui.

Stock aida tous les condamnés, sans jamais distinguer selon leur origine, leurs croyances et leurs convictions.

Il aida d'Estienne d'Orves, avec lequel il noua une relation amicale et spirituelle particulière.

Il aida aussi Epstein.

Figure importante de la Résistance, Joseph Epstein était polonais, juif, communiste. Chef des F.T.P. de la région parisienne, il fut arrêté en novembre 1943 et épouvantablement torturé. Il ne livra aucun nom, y compris le sien, qui demeura jusqu'à la fin ignoré de l'occupant.

Conscient de la nécessité de protéger sa famille, Joseph Epstein couvrait son fils et sa femme sous le nom de Duffau. Mais, soucieux de reconnaître son fils à l'heure où il allait mourir, c'est sur la Bible de Franz Stock, qu'il écrivit ses derniers mots : « *Papa du petit Georges Duffau, tombé courageusement au champ d'honneur* ».

TEXT DER PRÄSENTATION DER GEDENKSTÄTTE DURCH EINEN DEUTSCHEN SCHÜLER

Guten Tag,

ich heiße Daniel,

ich bin 18 Jahre alt,

und ich wohne in Arnsherg.

An dem Ort, wo wir stehen, haben von 1941 bis 1944 haben die deutschen Besatzer Tag für Tag Exekutionskommandos gebildet, um aus den Pariser Gefängnissen, aus Rayollieu oder aus Drancy herbeigebrachte Gefangene zu erschießen.

Mehr als tausend dieser Gefangenen wurden an die Pfähle gebunden, die sich in dieser Waldlichtung befanden.

In dieser Lichtung, dort unten, hinter dem Exekutionskommando, stand jedoch noch ein anderer Deutscher, ein katholischer Priester in Soutane, der Pfarrer Franz Stock. Er war der Rektor der deutschen Gemeinde in Paris und auch Gefängnisgeistlicher in den Gefängnissen, in denen die französischen Widerständler einsaßen. Als Mensch und als Priester war er durch diesen Krieg zwischen den beiden Völkern innerlich zerrissen.

Vier Jahre lang besuchte er die Häftlinge in ihren Zellen. Hinter dem Rücken seiner vorgesetzten Stellen versorgte er sie mit Dingen, diente er als Bote zwischen den Gefangenen und ihren Familien, gab er den Verurteilten moralischen Halt und - denen, die es wünschten - geistliche Tröstung. In der Stunde des Todes stieg er mit den Verurteilten auf die Lastwagen und begleitete sie bis zum letzten Augenblick.

Menschen wie er ermöglichen es uns jungen Deutschen, heute hier zu stehen.

Franz Stock half allen Verurteilten, ohne je einen Unterschied wegen ihrer Herkunft, ihres Glaubens und ihrer Überzeugungen zu machen.

Er half d'Estienne d'Orves, mit dem er eine besondere freundschaftliche und geistige Beziehung knüpfte.

Er half auch Joseph Epstein.

Diese große Figur der Résistance war Pole, Jude und Kommunist. Er war der Chef der F.T.P.¹ in der Region Paris und wurde im November 1943 verhaftet und schrecklich gefoltert. Er gab keinen einzigen Namen preis, auch nicht seinen eigenen, der den Besatzern bis zum Schluss unbekannt blieb.

Da er sich bewusst war, dass er seine Familie schützen musste, gab Epstein seinem Sohn und seiner Frau den Decknamen Duffau. Aber in der Stunde des Todes wollte er seinen Sohn anerkennen und schrieb auf die Bibel von Franz Stock seine letzten Worte: „*Papa des kleinen Georges Duffau, mutig auf dem Feld der Ehre gefallen*“.

¹ „F.T.P.“ : wichtigste Widerstandsgruppe in der Pariser Region

DERNIERE LETTRE D'HONORE D'ESTIENNE D'ORVES A L'ABBE STOCK

Cher Monsieur l'Abbé,

Je vous remercie du fond du cœur de ce que vous avez fait pour moi. Au début de nos relations j'ai vu en vous le prêtre qui pouvait m'apporter le Bon Dieu et ainsi le secours dont j'avais besoin. C'était le principal. Mais par la suite j'ai appris à vous apprécier et aimer comme homme.

Je prie le Bon Dieu de donner à la France et à l'Allemagne une paix dans la justice, comportant le rétablissement de la grandeur de mon pays. Et aussi que nos gouvernants fassent à Dieu la place qui lui revient.

Je remets mon âme entre les mains de Dieu, et un peu entre les vôtres qui l'avez ces derniers temps représenté auprès de moi.

Je vous prie de transmettre mon affectueux souvenir à tous mes codétenus du Cherche-Midi ou de Fresnes, dont le courage et la confiance ont augmenté et maintenu les miens.

Veillez agréer ma respectueuse affection.

D'Orves.

LETZTE BRIEF VON HONORE D'ESTIENNE D'ORVES AN PFARRER STOCK

Sehr geehrter Herr Pfarrer!

Aus tiefstem Herzen danke ich Ihnen für alles, was Sie für mich getan haben. Zu Beginn unserer Beziehungen sah ich in Ihnen den Priester, der mir den Lieben Gott und damit die Hilfe bringen konnte, deren ich bedurfte. Das war die Hauptsache. In der Folgezeit habe ich jedoch gelernt, sie auch als Menschen zu schätzen und zu lieben.

Ich bete zu Gott, er möge Frankreich und Deutschland einen Frieden in Gerechtigkeit geben, in dem die Größe meines Landes wieder hergestellt ist. Und auch, dass die, die uns regieren, Gott den Platz einräumen, der ihm gebührt.

Ich lege meine Seele in die Hände Gottes, und auch ein bisschen in die Ihren, der Sie ihn dieser letzten Zeit bei mir vertreten haben.

Ich bitte Sie, allen meinen Mitgefangenen in den Gefängnissen Cherche-Midi und Fresnes mein herzliches Gedenken zu übermitteln. Ihr Mut und ihre Zuversicht haben diese auch bei mir gestärkt und aufrechterhalten.

Mit respektvoller Zuneigung.

D'Orves.

DERNIERE LETTRE DE JOSEPH EPSTEIN A SON FILS

Fresnes, le 11 avril 1944

Mon petit Microbe chéri, mon fils,

Quand tu seras grand tu liras cette lettre de ton papa. Il l'a écrit 3 heures avant de tomber sous les balles du peloton d'exécution.

Je t'aime tellement mon petit garçon, tellement, tellement. Je te laisse seul avec ta petite maman chérie. Chéris-la par-dessus tout. Rends-la heureuse si heureuse. Remplace ton papa-car* auprès d'elle. Elle est si bonne ta maman, et ton papa l'aime tellement.

Console-la mon petit garçon chéri, soutiens-la – tu es tout maintenant pour elle. Donne-lui toute la joie. Sois bon et courageux. Je tomberai courageusement mon petit Microbe chéri pour ton bonheur et le bonheur de tous les enfants et de toutes les mamans. Garde-moi un tout petit coin dans ton cœur. Un tout petit coin mais rien qu'à moi.

N'oublie pas ton papa-car.

Mon petit fils chéri, je revois ta petite figure souriante, j'entends ta voix si gaie – je te vois là, sous mes yeux. Tu es tout notre bonheur, le mien et celui de ta maman chérie. Obéis à ta maman, aime-la par-dessus tout, ne lui cause jamais de chagrin, elle a tellement déjà souffert. Donne-lui tellement de bonheur, de joie.

Mes derniers instants, je ne pense qu'à toi mon petit garçon chéri et à ta maman bien-aimée. Soyez heureux – Soyez heureux dans un monde meilleur, plus humain. Vous dis encore une fois tout mon amour. Sois courageuse ma petite Paula chérie. Aime ta Maman par-dessus tout mon garçon chéri, mon petit microbe chéri. Sois bon et courageux. N'oubliez pas votre papa-car.

Vous serre tous les deux dans mes bras.
Vous embrasse de toutes mes forces, de tout mon cœur,
votre papa-car.

Vive la France, Vive la liberté

Joseph

* Le surnom de « Papa-car » vient du fait que, lorsque Joseph Epstein allait voir sa femme et son fils à la campagne, il venait en bus. Son fils l'avait dès lors surnommé « Papa-car ».

LETZE BRIEF JOSEPH EPSTEINS AN SEINEN SOHN

Fresnes, den 11. April 1944

Mein liebes Mikröbchen, mein Sohn !

Wenn Du einmal groß bist, wirst Du diesen Brief Deines Papas lesen. Er hat ihn geschrieben drei Stunden, bevor er unter den Kugeln des Hinrichtungskommandos gefallen ist.

Ich liebe Dich so sehr, mein kleiner Junge, so sehr, so sehr. Ich lasse Dich allein zurück mit Deiner geliebten kleinen Mama. Liebe sie über alles. Mache sie glücklich, so glücklich. Ersetze bei ihr Deinen Papa-Bus*. Sie ist so gut, Deine Mama, und Dein Papa liebt sie so sehr.

Tröste sie, mein lieber kleiner Junge, sei ihr eine Stütze - Du bist nun alles für sie. Gib ihr alle Freude. Sei gut und mutig. Ich werde mutig fallen, mein liebes Mikröbchen, für Dein Glück und das Glück aller Kinder und aller Mamas. Bewahre mir eine ganz kleine Ecke in Deinem Herzen. Eine ganz kleine Ecke nur für mich.

Vergiss Deinen Papa-Bus nicht.

Mein geliebter kleiner Sohn, ich sehe wieder Dein kleines lächelndes Gesicht, ich höre Deine Stimme, die so fröhlich ist – ich sehe Dich hier, vor meinen Augen. Du bist unser ganzes Glück, meines und das Deiner lieben Mama. Gehorche Deiner Mama, liebe sie über alles, verursache ihr nie Kummer, sie hat schon so sehr gelitten. Gib ihr so viel Glück, so viel Freude.

In meinen letzten Augenblicken denke ich nur an Dich, mein kleiner geliebter Junge, und an Deine innig geliebte Mama. Seid glücklich– Seid glücklich in einer besseren, menschlicheren Welt. Ich sage Euch nochmals, wie sehr ich Euch liebe. Sei mutig, meine kleine geliebte Paula. Liebe Deine Mama über alles, mein geliebter Junge, mein liebes Mikröbchen. Sei gut und mutig. Vergesst Euren Papa-Bus nicht.

Ich drücke Euch beide in meine Arme.

Ich umarme Euch beide mit meiner ganzen Kraft, mit meinem ganzem Herzen.
Euer Papa-Bus.

Es lebe Frankreich, Es lebe die Freiheit

Joseph

*Anmerkung zu „Papa-Bus“: Mutter und Sohn pflegten den mit dem Bus zurückkehrenden Vater an der Bushaltestelle zu erwarten.

**DISCOURS DE M. LE MINISTRE-PRESIDENT DU LAND DE LA
REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMAGNE
DE RHENANIE DU NORD – WESTPHALIE,
M. JURGEN RUTTIGERS**

Mesdames, Messieurs,

Face à la mort, il est difficile de trouver des mots.
Et quand la mort survient comme ici, en ce lieu, les voix semblent se taire :
ici, des hommes ont arraché la vie à d'autres hommes.
Des pères à d'autres pères.
Et des enfants aux enfants d'autres parents.

« Cela fait si longtemps », diront certains irréductibles.
Et à ceux-là, je dirai : « Non. C'est faux. »
Car la douleur provoquée par ce qui est advenu, par l'injustice, est bien de ce monde !
Elle doit rester dans ce monde.
Elle ne doit pas disparaître.

Encore aujourd'hui, des femmes portent le deuil de leurs époux, des enfants cherchent leurs pères, des sœurs pleurent leurs frères.
Encore aujourd'hui, ils demandent « Pourquoi ? ».
Encore aujourd'hui, ils attendent une réponse.

Il est des fardeaux si lourds qu'on ne peut les porter qu'en silence.
Et cela surtout dans un lieu tel que celui-ci où la politique n'avait plus sa place et auquel on ne pouvait échapper.
Où la mort attendait des hommes.

Mesdames, Messieurs,

Nous ne pouvons, nous ne devons pas essayer de donner un sens à cette mort.
Et pas non plus a posteriori.
Aucun dessein, même le plus noble, ne peut donner un sens à cette mort.

Mais, ceux qui se sont rendus coupables de ces meurtres n'ont pas gagné.
La liberté a vaincu.
Et cette liberté qui, ici, dans ce grand pays, a tant d'importance et que la France nous a rendue, cette liberté réunit.

Je me tourne vers vous, vous la jeunesse, vous qui êtes notre avenir.
Préservez cette liberté.
Défendez-la.
Protégez-la.
Car, sur elle, repose l'Europe.

Et c'est la liberté qui marque de son sceau l'obligation de ma génération, mais aussi et surtout de votre génération, que, jamais cette inhumanité, jamais ces crimes ne se reproduisent en Europe.

C'est un noble devoir.

C'est un lourd devoir.

Ce lieu nous en fait prendre conscience.

Mais, des hommes de la trempe de l'abbé Franz Stock nous permettent de le ressentir encore aujourd'hui : nous pouvons nous consacrer à ce devoir.

Nous pouvons avoir confiance.

Nous pouvons nous élaner sur cette voie.

Dans son sermon prononcé le jour de son ordination, l'abbé Stock a dit :

« Obéir à la vérité, d'un cœur pur, pour un sincère amour fraternel. »

Ces paroles sont toujours aussi vraies.

Et, Monsieur le Président, si je le comprends bien, elles présentent de nombreux points communs avec l'amitié franco-allemande.

Je sais, une pareille phrase ne fait pas oublier le passé.

Elle ne dissipe pas l'horreur.

Mais, elle nous montre le chemin vers l'avenir,

Un chemin que nous parcourrons ensemble,

dans une fidèle amitié,

pour le bien de notre jeunesse,

pour le bien de nos peuples,

pour le bien de l'Europe.

REDE DES MINISTERPRÄSIDENTEN DES BUNDES LANDES NORDRHEIN-WESTFALEN, HERRN JÜRGEN RÜTTGERS

Es ist schwer, Worte zu finden angesichts des Todes.
Erst recht, wenn der Tod in einer Weise daherkommt,
wie hier, an diesem Ort:
Hier haben Menschen andere Menschen aus dem Leben gerissen.
Väter andere Väter.
Und Kinder anderer Eltern Kinder.

„Das ist lange her“, sagen die Unverbesserlichen.
Denen sage ich: „Nein. Das ist falsch.“
Denn der Schmerz über das Geschehene,
das Unrecht, ist in der Welt!
Er muss auch in der Welt bleiben.
Er darf nicht verloren gehen.

Bis heute trauern Frauen um ihre Männer,
vermissen Söhne und Töchter ihre Väter,
weinen Geschwister um ihre Brüder.
Bis heute fragen sie nach dem „Warum?“
Bis heute warten sie auf eine Antwort.

Manches ist so schwer,
dass es nur schweigend getragen werden kann.
Erst recht an einem Ort wie diesem,
wo die Politik aufhörte und wo es kein Entrinnen gab.
Wo Menschen der Tod erwartete.

Wir können, wir dürfen diesem Sterben keinen Sinn geben.
Auch keinen späten.
Kein Zweck, auch nicht der höchste, vermag diesem Tod etwas abzugewinnen.

Aber:
Die, die für dieses Morden verantwortlich waren, haben nicht gewonnen.
Die Freiheit hat gesiegt!
La liberté a vaincu.

Und diese Freiheit
die hier in diesem großartigen Land so große Bedeutung hat und in die
Frankreich auch uns zurückgeführt hat,
diese Freiheit eint.

Ich wende mich unmittelbar an euch,
die Jugend, die ihr unsere Zukunft seid:
Bewahrt diese Freiheit. Verteidigt sie.
Schützt sie. Auf ihr gründet Europa.

Und es ist die Freiheit, die die Pflicht meiner Generation,
aber vor allem auch Eurer Generation besiegelt,

auf dass dies Morden, diese Unmenschlichkeit
in Europa nie wieder sei.

Das ist eine große Aufgabe. Es ist eine schwere Aufgabe.
Das macht uns dieser Ort bewusst.
Männer wie Abbé Franz Stock lassen uns aber auch heute noch spüren:
Wir dürfen uns ihr widmen.
Wir dürfen zuversichtlich sein.
Wir dürfen diesen Weg gehen.
Und wir können ihn nur gemeinsam gehen.

In seiner Primiz hat Abbé Stock gesagt:
„Der Wahrheit gehorsam,
in Herzensreinheit
für eine aufrichtige Bruderliebe.“
Das gilt, noch immer.
Und das hat, Herr Präsident, wenn ich es recht sehe, auch viel mit der
deutsch-französischen Freundschaft zu tun.

Ich weiß, ein solcher Satz überdeckt nicht das Geschehene. Er nimmt
das Schreckliche nicht von uns.
Aber: Er weist uns einen Weg in die Zukunft,
einen gemeinsamen Weg,
in Treue und Freundschaft zueinander,
zum Wohle unserer Jugend, zum Wohle unser Völker,
zum Wohle Europas.

DISCOURS DE M. LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE, M. NICOLAS SARKOZY

Monsieur le Ministre-Président,
Messieurs les Ministres,
Mesdames et Messieurs les membres de familles de fusillés,

L'occasion qui nous rassemble aujourd'hui dans la clairière des fusillés du Mont Valérien est exceptionnelle.

C'est à vous, M. le Ministre-Président, ainsi qu'aux amis français et allemands de l'abbé Franz Stock, que revient l'initiative de célébrer le 60^{ème} anniversaire de sa mort, le 24 février 1948. Avant de vous incliner sur sa tombe demain à Chartres, vous avez souhaité visiter le Mont Valérien où cet aumônier militaire allemand accompagna au poteau d'exécution la plupart des condamnés à mort qui y furent fusillés.

Monsieur le Ministre-Président, vous êtes la première personnalité politique allemande à venir en ces lieux depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Au nom de tous les Français, au nom des familles de tous ceux qui ont payé de leur vie le combat pour notre liberté, au nom de ceux qui font vivre la mémoire du Mont Valérien, je vous remercie de faire ce geste. Il comptera dans les relations franco-allemandes.



Il n'est guère besoin de revenir sur le récit que nous ont fait, voici un instant, ce jeune Français et ce jeune Allemand. Chacun d'entre nous sait et imagine les exécutions qui, pendant quatre ans, eurent lieu dans cette clairière, matin après matin, jour après jour.

Pour la première fois dans ce lieu en tant que Président de la République, mon hommage fervent s'adresse d'abord, bien sûr, aux fusillés.

Entre janvier 41 et août 44, ils furent plus de 1 000 à tomber ici sous les balles de l'ennemi. Le 23 février 1942, il y a tout juste 66 ans, ils étaient sept, sept membres du réseau du Musée de l'homme, un réseau de résistance fondé dès l'été 1940.

Le plus souvent ces fusillés étaient des hommes, mais il y eut aussi des femmes. Beaucoup de résistants, mais parfois aussi des otages, et toujours en tout cas des héros. Français, mais aussi étrangers, et parfois même allemands. Catholiques, juifs, communistes... Toujours patriotes, démocrates. Esprits libres et forts, prêts à payer de leur vie la défense de l'honneur et de la liberté. Le plus vieux avait 97 ans, le plus jeune tout juste 17.

Quelles que soient leur nationalité et leurs convictions, ils furent pourchassés, torturés, déportés ou fusillés, pour que leurs enfants, dont certains se trouvent parmi nous en ce lieu, et pour que nous-mêmes aujourd'hui, puissions vivre libres et maîtres de nos destins. Au-delà de leur nationalité, tous se dressaient contre la barbarie et l'inhumain. Ne les oublions pas.



Honoré d'Estienne d'Orves fut parmi les premiers à rejoindre à Londres le général de Gaulle. Il fut parmi les premiers à créer en France un réseau clandestin de résistance. Il fut parmi les premiers à tomber dans cette clairière.

D'Estienne d'Orves était un homme droit, un homme juste. Il croyait dans la France éternelle. Pendant les sept mois de sa détention, qui fut si rude, il ne pensa qu'à aider les autres. Une femme emprisonnée à ses côtés a témoigné après la guerre : « *Il était si éloigné de la laideur qu'elle ne l'atteignait pas, qu'il n'y croyait pas, ou qu'il lui trouvait toujours une explication qui la transformait* ».

A l'heure de mourir, cette figure lumineuse pensa au pardon et à la paix, pensa à la France et à l'Allemagne.

C'est en vers, que sa fille Monique, à peine âgée de 13 ans, voulut rendre hommage à son père :

*« d'Estienne d'Orves,
C'est le nom d'un Français, d'un chrétien, d'un martyr,
Comme il a su bien vivre, il a su bien mourir ».*



Epstein et d'Orves n'avaient pas grand-chose en commun, à l'exception de l'essentiel : l'amour de la liberté jusqu'au sacrifice de sa vie.

Epstein était juif, polonais, communiste. Il fut l'un des chefs militaires de la Résistance les plus efficaces et les plus talentueux. Il voulait l'unité de la Résistance intérieure par-delà les clivages partisans.

Son courage sous la torture n'eut d'égal que la sobriété de ce message, quelques semaines avant sa mort : « *J'ai passé de mauvais moments, j'en passerai encore d'autres [...] Je m'attends au pire mais saurai mourir le front haut* ».



Lorsqu'en ces lieux, la froide mécanique des exécutions se mettait en marche, lorsqu'il semblait ne plus rester de place pour la moindre manifestation d'espoir ou d'humanité, brûlait toutefois une petite flamme de réconfort et d'espérance. C'était celle qu'entretenait l'abbé Stock.

Toutes les familles dont l'un des membres a été aux mains de la Gestapo, ont témoigné que Franz Stock assista aussi bien ceux qui croyaient au ciel que ceux qui n'y croyaient pas. C'est à lui que Gabriel Péri confia son alliance. C'est à lui que d'Estienne d'Orves remit cette photo des siens qui l'avait tant aidé en prison. C'est par lui qu'Edmond Michelet eut des nouvelles de sa femme. C'est de lui que Joseph Epstein reçut une Bible pour y écrire ses derniers mots et reconnaître son fils.

Bien sûr, Stock était un Allemand aux côtés d'autres Allemands. Il aidait les condamnés à mourir, il n'empêchait pas leur mort.

Mais dans cette clairière où se perpétrèrent tant de cruautés, la présence apaisante de Stock, le regard fraternel et profondément humain qu'il posait sur

chaque condamné, les liens d'amitié et de confiance qu'il noua avec beaucoup d'entre eux, étaient l'image d'une réconciliation avant la réconciliation.



Jeunes lycéens français et jeunes lycéens allemands, entendez-vous le message qu'ici, dans cette clairière, Honoré d'Estienne d'Orves, Joseph Epstein, Gabriel Péri, Missak Manouchian et tous les autres, vous adressent ?

L'histoire n'est pas une marche forcée contre laquelle nous ne pourrions rien. Le destin d'un pays repose sur l'audace de son peuple, sur le courage et la clairvoyance des hommes et des femmes qui l'habitent, sur les choix qu'ils font ou qu'ils ne font pas.

C'est parce que de Gaulle est parti pour Londres, et parce que des hommes comme Schumann, Cassin, Messmer et d'Estienne d'Orves l'ont rapidement rejoint, qu'à la sortie de la guerre la France était dans le camp des vainqueurs.

C'est parce que Jean Moulin, Germaine Tillon, Henri Rol-Tanguy, Marx Dormoy, et tant d'autres, mirent l'amour de leur pays et la dignité humaine au-dessus de leur propre vie, que la France n'a pas perdu son honneur.

C'est parce qu'Eisenhower et Montgomery osèrent le débarquement que nos pays furent enfin libérés et les démocraties victorieuses.

C'est parce que Stock était dans cette clairière, qu'à l'heure terrible de la mort, de nombreux fusillés eurent un peu de réconfort et d'humanité. Et c'est parce qu'il y eut des personnalités comme Hans et Sophie Scholl, Claus von Stauffenberg, Otto Kühne, que nous ferons toujours la différence entre les Allemands et les nazis.

C'est parce que Monnet et Schumann ont cru dans la CECA que nous avons aujourd'hui l'Europe. C'est parce que Willy Brandt s'est agenouillé au ghetto de Varsovie que l'Allemagne a recouvré son honneur. C'est parce que de Gaulle et Adenauer ont choisi de mettre fin au cycle interminable de la vengeance et du ressentiment, que nous vivons aujourd'hui dans la paix et l'unité.

Rien n'arrive aux hommes et aux nations par hasard.

Ce qui fait le destin d'une nation, c'est la grandeur d'âme de son peuple.

Une nation est grande quand elle a de grands desseins. Elle est grande quand elle refuse la fatalité. Elle est grande quand elle n'a pas peur. Elle est grande quand elle ose. Elle est grande quand elle est visionnaire. Elle est grande quand elle a un idéal et qu'elle le met en œuvre. Elle est grande quand des hommes et des femmes d'exception, animés de convictions fortes, se lèvent pour lui montrer la voie.

Toute nation a son avenir entre ses mains : c'est la grande leçon de la Résistance, de la réconciliation franco-allemande, de la construction européenne.

Nous en souvenir est un devoir.

Nous le devons aux fusillés du Mont Valérien comme à ceux qui, après la guerre, œuvrèrent tant pour que cette barbarie et cette tourmente prennent fin à jamais.

REDE DES PRÄSIDENTEN DER FRANZÖSISCHEN REPUBLIK, HERRN NICOLAS SARKOZY

Sehr geehrter Herr Ministerpräsident,
Sehr geehrte Herren Minister,
Sehr geehrte Familienangehörige der Füsilierten,

der Anlass, zu dem wir heute in der Lichtung der Füsilierten des Mont Valérien versammelt sind, ist außergewöhnlich.

Von Ihnen, Herr Ministerpräsident, sowie den französischen und deutschen Freunden von Abbé Franz Stock ist die Anregung ausgegangen, des 60. Jahrestages seines Todes am 24. Februar 1948 zu gedenken. Bevor Sie sich morgen an seinem Grab in Chartres verneigen, wollten Sie den Mont Valérien aufsuchen, wo dieser deutsche Militärseelsorger die meisten der zum Tode Verurteilten, die dort füsiliert wurden, bis zum Exekutionspfahl begleitete.

Herr Ministerpräsident, Sie sind seit dem Ende des Zweiten Weltkriegs die erste deutsche politische Persönlichkeit, die zu diesem Ort kommt. Im Namen aller Franzosen, im Namen der Familien all derer, die den Kampf für unsere Freiheit mit dem Leben bezahlt haben, im Namen derer, die die Erinnerung an den Mont Valérien lebendig halten, danke ich Ihnen für diese Geste. Sie wird für die deutsch-französischen Beziehungen bedeutsam bleiben.



Es ist wohl kaum nötig, auf den Bericht zurückzukommen, den wir soeben von diesem jungen Franzose und diesem jungen Deutsche gehört haben. Ein jeder von uns weiß und ein jeder von uns kann sich die Hinrichtungen vorstellen, die vier Jahre hindurch in dieser Lichtung allmorgendlich, Tag für Tag, stattfanden.

Ich befinde mich zum ersten Mal als Präsident der Republik an diesem Ort und meine tiefstempfundene Würdigung gilt selbstverständlich zu allererst den Füsilierten.

Zwischen Januar 41 und August 44 fielen über 1 000 von ihnen unter den Kugeln des Feindes. Am 23. Februar 1942, vor genau 66 Jahren, waren es sieben, sieben Mitglieder des Widerstandsnetzes des Musée de l'homme, das gleich im Sommer 1940 gegründet wurde.

Meistens waren diese Füsilierten Männer, es waren jedoch auch Frauen darunter. Viele waren Mitglieder des Widerstands, aber manchmal waren es auch Geiseln, und stets waren es Helden. Franzosen, aber auch Ausländer, manchmal sogar Deutsche. Katholiken, Juden, Kommunisten, aber immer Patrioten, Demokraten. Freie, starke Geister, die bereit waren, die Verteidigung von Ehre und Freiheit mit dem Leben zu bezahlen. Der Älteste war 97 Jahre alt, der Jüngste gerade 17.

Welches auch ihre Staatsangehörigkeit war, welche Überzeugungen sie auch hatten, sie wurden gejagt, inhaftiert, gefoltert, deportiert oder erschossen, damit ihre Kinder, von denen sich einige heute unter uns an diesem Ort befinden, und wir selbst heute in Freiheit leben können und Meister unseres Schicksals sind. Ungeachtet ihrer Nationalität lehnten sie sich alle auf gegen Barbarei und Unmenschlichkeit. Wir dürfen sie nicht vergessen.



Honoré d'Estienne d'Orves gehörte zu den ersten, die sich General de Gaulle in London anschlossen. Er war unter den ersten, die in Frankreich ein Widerstandsnetz im Untergrund schufen. Er fiel als einer der ersten in dieser Lichtung.

D'Estienne d'Orves war ein gerader, ein gerechter Mensch. Er glaubte an das ewige Frankreich. In den sieben Monaten seiner so harten Gefangenschaft dachte er nur daran, den anderen zu helfen. Eine Frau, die mit ihm zusammen inhaftiert war, legte nach dem Krieg folgendes Zeugnis ab: *„Er war so weit von der Hässlichkeit entfernt, dass sie ihn nicht erreichte, dass er nicht an sie glaubte oder dass er immer eine Erklärung für sie fand, die sie verwandelte“*.

In der Stunde seines Todes dachte diese leuchtende Figur des Widerstands an Vergebung und Frieden, er dachte an Frankreich und Deutschland.

Seine kaum 13 Jahre alte Tochter wollte ihren Vater in Versen würdigen:

*„d'Estienne d'Orves,
Das ist der Name eines Franzosen, eines Christen, eines Märtyrers,
So wie er richtig zu leben wusste, wusste er auch richtig zu sterben“*.



Epstein und d'Estiennes d'Orves hatten nicht viel gemeinsam, außer dem Wesentlichen: die Liebe zur Freiheit, bis zur Hingabe des eigenen Lebens.

Epstein war Jude, Pole, Kommunist. Er gehörte zu den effizientesten und begabtesten militärischen Chefs der Résistance. Er wollte die Einheit der inneren Widerstandsbewegung über die Parteigrenzen hinweg.

So groß sein Mut unter der Folter war, so nüchtern war die Botschaft, die er einige Wochen vor seinem Tod verfasste: *„Ich habe schlimme Augenblicke durchgemacht, und ich werde noch andere durchmachen [...] Ich rechne mit dem Schlimmsten, aber ich werde mit erhobener Stirn zu sterben wissen.“*



Als sich an diesem Ort die kalte Mechanik der Exekutionen in Gang setzte, als es keinen Raum mehr zu geben schien für auch nur den geringsten Schimmer von Hoffnung oder Menschlichkeit, brannte doch eine kleine Flamme des Trostes und der Hoffnung weiter. Es war die Flamme, die Pfarrer Stock hütete.

Sämtliche Familien, die einen Angehörigen hatten, der in die Hände der Gestapo gefallen war, haben bezeugt, dass Franz Stock sowohl denen, die an den Himmel glaubten, als auch denen die dies nicht taten, half. Ihm hat Gabriel Péri seinen Ehering anvertraut. Ihm hat d'Estienne d'Orves das Foto der Seinen übergeben, das ihm im Gefängnis eine so große Hilfe war. Über ihn erhielt Edmond Michelet Nachricht von seiner Frau. Von ihm erhielt Joseph Epstein eine Bibel, um seine letzten Worte hinein schreiben und seinen Sohn anerkennen zu können.

Natürlich war Franz Stock ein Deutscher an der Seite anderer Deutscher. Er half den Verurteilten zu sterben, aber er verhinderte nicht ihren Tod.

Dennoch stellten in dieser Lichtung, wo so viele Grausamkeiten geschahen, die hilfreiche und Frieden vermittelnde Präsenz von Franz Stock, sein brüderlicher, tief menschlicher Blick auf einen jeden Verurteilten, die Bande der Freundschaft und des Vertrauens, die er mit vielen unter ihnen knüpfte, das Bild einer Aussöhnung vor der Aussöhnung dar.



Ihr jungen französischen Schüler und Ihr jungen deutschen Schüler, hört Ihr die Botschaft, die Euch in dieser Lichtung von Honoré d'Estienne d'Orves, Joseph Epstein, Gabriel Péri, Missak Manouchian und allen anderen zugerufen wird?

Die Geschichte ist kein Gewaltmarsch, gegen den wir nichts vermögen. Das Schicksal eines Landes hängt ab von der Kühnheit seines Volkes, dem Mut und der Klarsicht seiner Männer und Frauen, von der Wahl, die sie treffen oder nicht treffen.

Nur weil de Gaulle nach London ging, und weil Männer wie Schumann, Cassin, Messmer und d'Estienne d'Orves sich ihm rasch anschlossen, befand sich Frankreich zu Kriegsende im Lager der Sieger.

Nur weil Jean Moulin, Germaine Tillon, Henri Rol-Tanguy, Marx Dormoy und so viele mehr ihre Liebe zu ihrem Land und die Menschenwürde über ihr eigenes Leben stellten, hat Frankreich seine Ehre nicht verloren.

Nur weil Eisenhower und Montgomery die Landung gewagt haben, wurden unsere Länder endlich befreit und trugen die Demokratien den Sieg davon.

Weil Franz Stock in dieser Lichtung dabei war, konnten viele Füsilierte in der schrecklichen Stunde ihres Todes etwas Trost und Menschlichkeit erfahren. Und weil es Menschen wie Hans und Sophie Scholl, Claus von Stauffenberg, Otto Kühne gegeben hat, werden wir immer zwischen Deutschen und Nazis unterscheiden.

Nur weil Monnet und Schumann an die Europäische Gemeinschaft für Kohle und Stahl geglaubt haben, haben wir heute Europa. Weil Willy Brandt beim Warschauer Ghetto auf die Knie fiel, hat Deutschland seine Ehre zurück gewonnen. Weil de Gaulle und Adenauer sich dafür entschieden haben, dem endlosen Kreislauf von Rache und Ressentiment ein Ende zu machen, leben wir heute in Frieden und Einheit.

Nichts geschieht den Menschen und den Nationen durch Zufall.

Das Schicksal einer Nation wird von der Seelengröße seines Volkes bestimmt.

Eine Nation ist groß, wenn sie große Entwürfe hat. Sie ist groß, wenn sie die Fatalität abweist. Sie ist groß, wenn sie keine Angst hat. Sie ist groß, wenn sie wagt. Sie ist groß, wenn sie Visionen hat. Sie ist groß, wenn sie ein Ideal hat und dieses verwirklicht. Sie ist groß, wenn herausragende Männer und Frauen mit starken Überzeugungen aufstehen, um ihr den Weg aufzuzeigen.

Eine jede Nation hält ihre Zukunft in ihren eigenen Händen: dies ist die große Lehre, die wir der Résistance, der deutsch-französischen Aussöhnung, dem Aufbau Europas ziehen können.

Es ist uns eine Pflicht, uns daran zu erinnern.

Wir schulden dies den Füsilierten des Mont Valérien, wie auch denen, die sich nach dem Krieg tätig dafür eingesetzt haben, dass diese Barbarei und diese Stürme für immer ein Ende finden.

ANNEXES

ANLAGEN

LE MONT VALERIEN ET LA CLAIRIERE DES FUSILLES

Le fort du Mont Valérien, construit à partir de 1830, est situé à Suresnes, en région parisienne, d'où il domine la capitale. Pendant la seconde guerre mondiale, il sert de lieu d'exécution à plus de 1 000 résistants et otages, victimes de l'occupation nazie. Amenés de l'extérieur en camion pour leur exécution, les condamnés étaient enfermés dans une chapelle désaffectée, avant d'être conduits dans une clairière en contrebas du fort pour y être fusillés. Leurs corps étaient ensuite dispersés dans les cimetières de la région parisienne, avec la volonté que les familles ne puissent pas les retrouver. Emblématique de la lutte contre le nazisme, le fort du Mont Valérien est devenu un des lieux de mémoire les plus importants de la Résistance, dans toutes ses composantes.

Dès le 11 novembre 1945, 15 corps de combattants, dont les dépouilles symbolisent la campagne de 1939-1940, la France libre, la Résistance et la Déportation, sont inhumés dans une ancienne casemate du fort reconvertie en crypte provisoire. En 1952, un seizième corps, celui d'un Français résistant d'Indochine tué par les Japonais, les y rejoint pour commémorer les victimes des combats d'Extrême-Orient.

Un Mémorial de la France combattante est inauguré le 18 juin 1960 par le Général de Gaulle. Le monument est érigé près de la clairière des fusillés, contre le mur d'enceinte sud-est du fort, sur une esplanade de plus de 10 000 m². Il est formé d'un mur de grès rose de 150 mètres de long. Il porte seize hauts-reliefs en bronze, œuvres de seize sculpteurs différents, qui rappellent, par des allégories, l'héroïsme des combattants et les formes multiples du combat. Au centre, se dresse une Croix de Lorraine de 12 mètres de haut devant laquelle brûle une flamme permanente, sur un pavois d'airain. Sous la croix s'ouvre une porte donnant accès à une crypte funéraire, creusée dans la roche. La veille de l'inauguration, dans la nuit, chacun des cercueils des seize combattants y avait été transféré depuis la crypte provisoire. Les tombeaux, présentés en arc de cercle et recouverts du drapeau tricolore, entourent une urne contenant les cendres de déportés inconnus. Un emplacement de caveau reste vide : il est réservé au dernier Compagnon de la Libération. Dans la crypte est inscrite la phrase : « Nous sommes ici pour témoigner devant l'histoire que, de 1939 à 1945, ses fils ont lutté pour que la France vive libre. »

Depuis cette époque, le site du Mont Valérien est devenu le haut lieu de commémoration de la France combattante. Chaque année, le 18 juin, le Général de Gaulle, puis ses successeurs Présidents de la République, se rendent dans la crypte pour un hommage aux combattants de la France libre et de la Résistance.

A l'intérieur du fort, se situe la clairière des fusillés. Un parcours du souvenir retrace le chemin parcouru par les fusillés, depuis la chapelle (où sont conservés notamment les restes des poteaux d'exécution) jusqu'à la clairière. A la mémoire des fusillés, une cloche de bronze de plus de deux mètres de haut a été installée, en face de la chapelle, à même le sol. Œuvre du sculpteur Pascal Convert, elle porte mention des 1 006 fusillés du Mont Valérien identifiés, résistants et otages. On retrouve sur cette cloche, inscrits côte à côte, les noms de femmes et d'hommes qui étaient animés de convictions politiques, philosophiques, religieuses différentes, mais qui, tous, étaient unis par le même amour de la France et de la liberté. Un espace vierge a été volontairement laissé sur l'anneau situé à la base de la cloche pour y graver le nom de ceux encore anonymes aujourd'hui.

Malgré ces différents aménagements mémoriels, le Mont Valérien est resté globalement dans son état d'origine, ce qui confère une indéniable puissance évocatrice au lieu.

DER MONT VALERIEN UND DIE LICHTUNG DER FÜSILIERTEN

Die ab dem Jahre 1830 errichtete Festungsanlage Mont Valérien, liegt in Suresnes, im Großraum Paris, mit Blick auf die französische Hauptstadt. Während des Zweiten Weltkriegs wurden hier über tausend Widerstandskämpfer und Geiseln, Opfer der Besetzung durch die Besatzungsmacht hingerichtet. Sie wurden mit LKWs zur Hinrichtung hierher gebracht. Die Verurteilten wurden zuerst in einer ungenutzten Kapelle eingesperrt, bevor man sie anschließend in eine am Fuße der Festungsanlage liegende Lichtung brachte, wo sie dann erschossen wurden. Die Leichen der Hingerichteten begrub man dann wahllos in den verschiedenen Friedhöfen der Pariser Region, um so zu verhindern, dass die Familien der Opfer ihre Angehörigen wiederfinden konnten. Die Festungsanlage Mont Valérien ist als Symbol des Kampfes gegen den Nationalsozialismus zu einer der wichtigsten Gedenkstätten des französischen Widerstands (*Résistance*) in allen seinen diversen Ausprägungen geworden.

Bereits am 11. November 1945 wurden die sterblichen Reste von 15 Widerstandskämpfern als Symbol der *Campagne* von 1939-1940, des freien Frankreich (*France libre*), des Widerstands (*Résistance*) und der Deportation in einer ehemaligen Kasematte der Festungsanlage bestattet, die dafür in eine provisorische Krypta umgebaut wurde. Im Jahre 1952 bestattete man hier die sterblichen Reste einer weiteren Person, und zwar eines französischen Widerstandskämpfers in Indochina, der von den Japanern getötet worden war. Dies erfolgte symbolisch zum Gedenken aller Opfer der Kämpfe in Fernost.

Am 18. Juni 1960 weihte General de Gaulle ein Mahnmal des französischen Widerstands (*Mémorial de la France combattante*) ein. Die Errichtung dieses Mahnmal erfolgte in unmittelbarer Nähe der Lichtung der Füsilierten (*Clairière des Fusillés*), und zwar entlang der südöstlichen Festungsmauer und dies auf einer mehr als 10 000 m² weiten Esplanade. Die Gedenkstätte besteht aus einer 150 Meter langen Mauer aus rosa Sandstein. An dieser Gedenkmauer sind sechzehn Reliefs bzw. Fresken aus Bronze angebracht. Diese Werke von sechzehn verschiedenen Bildhauern sind allegorische Darstellungen des Heldentums der Widerstandskämpfer und symbolisieren die verschiedenen Formen des Kampfes gegen die Besatzungsmacht. Im Zentrum der Gedenkstätte ragt ein 12 Meter hohes Lothringisches Kreuz heraus, vor dem inmitten einer Bronzeplatte eine ewige Flamme brennt. Unter dem Kreuz hat man Zugang zu einer Grabeskrypta, die unmittelbar in den Felsen gebaut wurde. Am Vortag der Einweihung wurden die einzelnen Särge der sechzehn Widerstandskämpfer aus der provisorischen Krypta hierhin überführt. Die Gräber sind kreisbogenförmig und mit der französischen Flagge, der Trikolore, bedeckt um eine Urne mit der Asche der Unbekannten Deportierten angeordnet. Im Grabgewölbe bleibt ein Platz leer: Er ist dem letzten *Compagnon* der Befreiung vorbehalten. In der Krypta kann man folgende Inschrift lesen: „Wir liegen hier, um vor der Geschichte zu bezeugen, dass die Söhne Frankreichs von 1939 bis 1945 gekämpft haben, damit Frankreich in Freiheit leben kann.“

Seit diesem Tag ist der Mont Valérien zu einer der wichtigen Gedenkstätten für das Frankreich im Widerstand geworden. General de Gaulle begab sich jedes Jahr am 18. Juni hierhin, und sämtliche nachfolgenden Präsidenten Frankreichs folgten

seinem Beispiel um in der Krypta die Kämpfer für das freie Frankreich und die Vertreter des Widerstands zu ehren.

Im Inneren der Festung liegt die Lichtung der Füsilierten (*Clairière des fusillés*). Von der Kapelle (wo insbesondere die Reste der Hinrichtungspfähle aufbewahrt sind) bis zur Lichtung führt ein Gedenkweg auf den Spuren der Erschossenen. Zur Erinnerung der Erschossenen errichtete man eine über zwei Meter hohe Bronzeglocke genau der Kapelle gegenüber unmittelbar auf dem Boden. Dieses Werk des Bildhauers Pascal Convert ist mit den Namen der 1 006 identifizierten Erschossenen des Mont Valérien Widerstandskämpfer und Geiseln, beschriftet. So stehen auf dieser Glocke nebeneinander die Namen der Frauen und Männer unterschiedlichster politischer, philosophischer und religiöser Überzeugungen, und befinden sich so vereint in der gemeinsamen Liebe Frankreichs und der Freiheit. Absichtlich hat man auf dem Basisring der Glocke Platz gelassen, um die Namen der heute noch Anonymen eingravieren zu können.

Ungeachtet dieser verschiedenen Änderungen an der Gedenkstätte ist der Mont Valérien im Großen und Ganzen in seinem Urzustand geblieben, was dem Ort eine unbezweifelbare evozierende Macht verleiht.

HONORE D'ESTIENNE D'ORVES

Capturé par les Allemands lors d'une mission d'espionnage sur le sol français, Honoré d'Estienne d'Orves est fusillé le 29 août 1941 au Mont Valérien aux côtés de Maurice Barlier et Yan Doornik, ses compagnons de combat. Officier patriote et chrétien, il est l'un des premiers martyrs de la France libre.

Né en 1901 à Verrières dans une famille aristocratique provençale de tradition catholique, Honoré d'Estienne d'Orves entra en 1921 à l'Ecole Polytechnique, d'où il sortit deux ans plus tard dans la Marine. En 1940, quand éclate la guerre, le lieutenant de vaisseau est au mouillage à Alexandrie, en Egypte. Refusant l'armistice, il décide avec quelques compagnons de contourner l'Afrique pour rejoindre le général de Gaulle en Angleterre, et poursuivre la guerre contre l'Allemagne. De cette décision, il fit le commentaire suivant : « *J'ai considéré que mon devoir était de continuer [la guerre] puisque tout n'était pas perdu. Bien d'autres Français étaient prisonniers et ne pouvaient rien faire. J'étais libre. J'ai continué la lutte...* ».

Honoré d'Estienne d'Orves fut parmi les premiers officiers à se mettre aux ordres du général de Gaulle. Affecté au 2^e bureau des Forces navales françaises libres, il monte un des premiers réseaux de renseignement en France, avec ses adjoints Maurice Barlier, sous-lieutenant des Forces françaises libres, et Yan Doornik, officier hollandais. Il traverse la Manche à bord d'un navire de pêche et débarque à la pointe du Raz dans la nuit du 22 au 23 décembre 1940. Il prend alors tous les risques : de Nantes, siège de son réseau baptisé *Nemrod*, il se rend à Paris, et en met sur pied les ramifications. Mais le 21 janvier 1941, d'Estienne d'Orves, trahi par son opérateur radio, est arrêté par les Allemands. L'ensemble du réseau, au total vingt-six personnes, est fait prisonnier.

Incarcéré à Paris dans la prison du Cherche-Midi puis à Fresnes, soumis à des conditions de détention très rudes, il fait preuve d'une force d'âme exceptionnelle, alimentée par sa foi, ses lectures et l'appui de l'abbé Stock. Tous ceux qui furent prisonniers avec lui témoignèrent de son rayonnement, de son attention permanente aux autres, de sa gaieté, de son courage. « *Il était si éloigné de la laideur qu'elle ne l'atteignait pas, qu'il n'y croyait pas, ou qu'il lui trouvait toujours une explication qui la transformait* », dira de lui Sarah Rosier, emprisonnée à ses côtés. Devant le tribunal militaire allemand, son courage lui vaut l'admiration de ses juges, même si ces derniers le condamnent à mort ainsi que huit de ses compagnons. Malgré leurs demandes de grâce, trois condamnations, dont celle d'Honoré d'Estienne d'Orves, furent confirmées.

À l'aube du 29 août 1941, un autocar quitte la prison pour le fort du Mont Valérien. À l'intérieur, Maurice Barlier, Yan Doornik et Honoré d'Estienne d'Orves sont assis sur leurs cercueils, sous la garde des soldats allemands qui vont quelques instants plus tard les fusiller. Devant les murailles du fort, d'Estienne d'Orves demande, pour lui et ses adjoints, de ne pas avoir les yeux bandés, ni d'avoir les mains entravées. Au président du tribunal militaire présent sur place, il dit : « *Vous êtes officier allemand. Je suis officier français. Nous avons fait tous les deux notre devoir. Permettez-moi de vous embrasser* ».

Honoré d'Estienne d'Orves a donné sa vie à la France, au nom de l'idée qu'il se faisait de son pays, une France libre et digne, une France éternelle. La veille de sa mort, le 28 août, dans sa cellule, il écrivit à sa femme : « *Je veux que tu continues à*

mener notre vie courageuse auprès des enfants qui ont besoin de toi. Tu leur expliqueras ce que j'ai fait, à ces petits, pour qu'ils sachent que leur papa n'a eu qu'un seul but : la grandeur de la France, et qu'il y a consacré sa vie ».

HONORE D'ESTIENNE D'ORVES

Honoré d'Estienne d'Orves wird im Verlauf einer Spionagemission auf französischem Boden von den Deutschen gefasst und am 29. August 1941 am Mont Valérien an der Seite seiner Kampfgefährten Maurice Barlier und Yan Doornik erschossen. Dieser Offizier, Patriot und Christ, ist einer der ersten Märtyrer für ein freies Frankreich.

1901 in Verrières geboren, stammte Honoré d'Estienne d'Orves aus einer provenzalischen adeligen, der katholischen Tradition verhafteten Familie und trat 1921 in die Eliteschule Ecole Polytechnique ein, von der aus er zwei Jahre später zur Marine ging. 1940 liegt der Kapitänleutnant bei Kriegsausbruch bei Alexandria, in Ägypten, vor Anker. Er lehnt den Waffenstillstand ab und beschließt mit einigen Gefährten, sich von Afrika aus abzusetzen und General de Gaulle in England anzuschließen, um den Krieg gegen Deutschland fortzusetzen. Zu dieser Entscheidung äußerte er sich wie folgt: *„Ich hielt es für meine Pflicht, (den Krieg) fortzusetzen, da nicht alles verloren war. Viele andere Franzosen waren in Gefangenschaft und konnten nichts tun. Ich war frei. Ich habe weiter gekämpft...“*.

Honoré d'Estienne d'Orves gehörte zu den ersten Offizieren, die sich dem Befehl General de Gaulles unterstellten. Er wird dem 2. Bureau der freien französischen Seestreitkräfte zugeteilt und zusammen mit seinen Stellvertretern, dem Leutnant der *Forces françaises libres* [Freie Französische Streitkräfte] Maurice Barlier und dem holländischen Offizier Yan Doornik baut er eines der ersten Nachrichtennetze in Frankreich auf. Er überquert den Ärmelkanal auf einem Fischereischiff und geht in der Nacht vom 22. zum 23. Dezember 1940 bei der Pointe du Raz an Land. In der Folge setzt er sich allen Gefahren aus: von Nantes, dem Sitz seines *Nemrod* getauften Netzes aus, geht er nach Paris und richtet die Verzweigungen dieses Netzes ein. Am 21. Januar 1941 wird d'Estienne d'Orves jedoch von seinem Funker verraten und von den Deutschen verhaftet. Das gesamte Netz, insgesamt sechszwanzig Personen, wird gefangen genommen.

Er wird in Paris im Gefängnis Cherche-Midi, dann in Fresnes inhaftiert und härtesten Haftbedingungen unterworfen. Dabei beweist er eine außergewöhnliche Seelenstärke, die aus seinem Glauben, seinen Lektüren und der Unterstützung durch Pfarrer Stock genährt wird. Alle die mit ihm zusammen gefangen waren, haben seine Ausstrahlung, seine ständige Aufmerksamkeit den Anderen gegenüber, seine Fröhlichkeit, seinen Mut bezeugt. *„Er war so weit von der Hässlichkeit entfernt, dass sie ihn nicht erreichte, dass er nicht an sie glaubte oder dass er immer eine Erklärung für sie fand, die sie verwandelte“*, sollte später Sarah Rosier, die mit ihm inhaftiert war, über ihn sagen. Vor dem deutschen Militärgericht erweckt sein Mut die Bewunderung seiner Richter, wenngleich ihn diese zusammen mit acht seiner Gefährten zum Tode verurteilen. Trotz ihrer Begnadigungsersuchen werden drei Verurteilungen, darunter die von Honoré d'Estienne d'Orves, bestätigt.

Am 29. August 1941 verlässt ein Autobus das Gefängnis Richtung Festung Mont-Valérien. In dem Bus sitzen Maurice Barlier, Yan Doornik und Honoré d'Estienne d'Orves auf ihren Särgen, unter der Aufsicht der deutschen Soldaten, die sie einige Augenblicke später erschießen werden. Vor den Mauern der Festung verlangt d'Estienne d'Orves für sich und seine Stellvertreter, man solle ihnen nicht die Augen verbinden und nicht an den Händen fesseln. Dem an Ort und Stelle anwesenden Vorsitzenden des Militärgerichts sagt er: *„Sie sind deutscher Offizier. Ich bin französischer Offizier. Wir haben beide unsere Pflicht getan. Erlauben Sie mir, Sie zu umarmen“*.

Honoré d'Estienne d'Orves hat sein Leben für Frankreich gegeben, im Namen der Idee, die er sich von seinem Land machte, eines freien und würdigen Frankreichs, eines ewigen Frankreichs. Am Tag vor seinem Tod, am 28. August, schrieb er in seiner Zelle an seine Frau: *„Ich will, dass Du unser mutiges Leben mit den Kindern, die dich brauchen, weiterführst. Du wirst diesen Kleinen erklären, was ich getan habe, damit sie wissen, dass ihr Papa nur ein Ziel hatte: die Größe Frankreichs, und dass er dem sein Leben geweiht hat“.*

JOSEPH EPSTEIN

Le 11 février 1944, Joseph Epstein, trois heures avant son exécution, écrit sur du papier à cigarettes : « *Ma petite Paula bien aimée, fidèle jusqu'au dernier souffle à mon idéal, cet après-midi à 15 heures, je tomberai fusillé* ». Ainsi ce résistant polonais, longtemps méconnu, s'adresse-t'il à sa femme depuis sa prison de Fresnes, où il est torturé quotidiennement depuis six mois. Ce 11 février 1944, à trente-trois ans, Joseph Epstein est exécuté en compagnie de vingt et un résistants au Mont Valérien.

Né en 1911 à Zamosc, en Pologne, Joseph Epstein appartient à une famille aisée de culture juive. Très jeune, il participe, dans les rangs du parti communiste polonais, à la lutte contre le gouvernement de Pilsudski. Tout au long de sa vie, il restera fidèle à l'idéal communiste. À l'âge de 21 ans, menacé d'emprisonnement pour activité subversive, il parvient à quitter la Pologne pour Prague, puis pour la ville de Tours, en France. Parlant l'allemand, le russe et le français sans aucun accent, il s'intègre sans peine à la vie étudiante et militante de sa nouvelle patrie. C'est en France qu'il rencontre Paula, sa future femme, elle-même polonaise et membre de la Jeunesse communiste.

Sensibilisé dès son enfance à la montée de l'antisémitisme en Pologne, Joseph Epstein comprend, dès septembre 1935, le changement annoncé par les premières lois antisémites d'Hitler. Homme d'action, profondément antifasciste, il combat aux côtés des Républicains espagnols de 1936 à 1939, dans les rangs des Brigades internationales. A ses yeux, le conflit espagnol préfigure la guerre mondiale entre les nations fascistes et le monde de la civilisation. En été 1938, à la tête de son unité, il se distingue notamment sur le front de l'Ebre par son courage et sa bravoure, lors des dernières grandes batailles de la guerre d'Espagne.

A son retour d'Espagne, il s'engage dans l'armée française. Fait prisonnier pendant la campagne de 1940, il est envoyé en prison outre-Rhin, s'en évade et rejoint la lutte clandestine en France. En 1942, c'est lui qui organise l'ensemble des Groupes de Sabotage et de Destruction (GSD), créés par les syndicats dans les entreprises travaillant pour l'occupant. En mai 1943, après une vague d'arrestations, il devient le chef des Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P) de la région parisienne, sous le pseudonyme de « colonel Gilles ».

Chef charismatique, prenant tous les risques, il instaure notamment une nouvelle tactique de guérilla urbaine, visant à mener des actions spectaculaires dans la capitale et à montrer la vulnérabilité des nazis. Elle permettra plus tard l'insurrection de Paris. Il contribue à imposer la nécessaire unité de la Résistance intérieure française, et ce au-delà des clivages partisans. Dès lors se retrouvent côte-à-côte, au sein des F.T.P, des communistes bien sûr, mais aussi des catholiques comme Claude Warocquier, martyr issu de la Jeunesse ouvrière chrétienne, et des militants de toutes opinions politiques. L'unification de la Résistance voulue politiquement par le Comité national de la Résistance est ainsi mise en œuvre sur le terrain de combat par Joseph Epstein.

Joseph Epstein est arrêté le 16 novembre 1943, à Evry-Petit-Bourg, lors d'un rendez-vous avec Missak Manouchian, dirigeant militaire régional des Francs-Tireurs et Partisans de la Main d'Œuvre Immigrée (F.T.P-M.O.I). Malgré les tortures qu'il subit à la prison de Fresnes, Joseph Epstein ne révéla aucun nom. Ces bourreaux ne purent

pas même obtenir de lui son véritable nom... Le 11 avril 1944, avant de tomber sous les balles nazies il s'écria : « *Vive la France, vive la Liberté !* ».

Epstein restera comme une grande figure de la Résistance, un patriote venu d'ailleurs. Un homme qui, malgré l'exil, les guerres, la prison, les tortures, ne cessa jamais de croire dans la victoire et ne cessa jamais de croire en l'homme. Comme il l'a écrit, quelques heures avant sa mort, à son fils : « *Mes derniers instants, je ne pense qu'à toi mon petit garçon chéri et à ta maman bien-aimée. Soyez heureux – Soyez heureux dans un monde meilleur, plus humain. [...] Je tomberai courageusement mon petit Microbe chéri pour ton bonheur et le bonheur de tous les enfants et de toutes les mamans* ».

JOSEPH EPSTEIN

Am 11. Februar 1944, drei Stunden vor seiner Hinrichtung, schreibt Joseph Epstein auf Zigarettenpapier: „*Meine kleine geliebte Paula, bis zu meinem letzten Atemzug meinem Ideal getreu, werde ich heute Nachmittag um 15 Uhr unter den Kugeln des Exekutionskommandos fallen*“. So wendet sich dieser lange unzureichend bekannte polnische Kämpfer der Résistance an seine Frau, aus dem Gefängnis von Fresnes heraus, wo er seit sechs Monaten täglich gefoltert wird. An diesem 11. Februar 1944 wird Joseph Epstein im Alter von dreiunddreißig Jahren zusammen mit einundzwanzig Widerstandskämpfern am Mont Valérien hingerichtet.

Joseph Epstein, 1911 in Zamosc, in Polen, geboren, stammt aus einer gut situierten jüdischen Familie. In seiner Jugend nimmt er in den Reihen der polnischen kommunistischen Partei am Kampf gegen die Regierung Pilsudski teil. Sein Leben lang wird er dem kommunistischen Ideal treu bleiben. Im Alter von 21 Jahren, als ihm die Inhaftierung wegen subversiver Aktivitäten droht, gelingt es ihm, Polen zu verlassen und nach Prag und dann in die Stadt Tours in Frankreich zu gelangen. Er spricht Deutsch, Russisch und Französisch ohne Akzent und gliedert sich mühelos in das studentische und politisch engagierte Leben seiner neuen Heimat ein. In Frankreich trifft er auch Paula, seine künftige Frau, ebenfalls Polin und Mitglied der kommunistischen Jugend.

Joseph Epstein, der seit seiner Kindheit aufmerksam die Zeichen des wachsenden Antisemitismus in Polen beobachtet hatte, versteht bereits im September 1935 die Umwälzungen, die die ersten jüdenfeindlichen Gesetze Hitlers ankündigen. Als Mensch der Tat, zutiefst antifaschistisch eingestellt, kämpft er von 1936 bis 1939 an der Seite der spanischen Republikaner, in den Reihen der Internationalen Brigaden. Für ihn stellt der spanische Konflikt das Vorspiel zu einem weltweiten Krieg zwischen faschistischen Nationen und der zivilisierten Welt dar. 1938 zeichnet er sich an der Spitze seiner Einheit unter anderem an der Ebrofront, in den letzten großen Schlachten des Spanischen Bürgerkriegs, durch seinen Mut und seine Tapferkeit aus.

Nach seiner Rückkehr aus Spanien verpflichtet er sich in der französischen Armee. Während des Blitzkriegs 1940 gerät er in Gefangenschaft. Er wird in ein Gefängnis auf der anderen Seite des Rheins geschickt, aus dem ihm die Flucht gelingt, und er schließt sich dem Untergrundkampf in Frankreich an. Er ist es, der 1942 die gesamten Sabotage- und Zerstörungsgruppen (GSD) organisiert, die die Gewerkschaften in den für die Besatzungsmacht arbeitenden Unternehmen schufen. Im Mai 1943 wird er nach einer Verhaftungswelle unter dem Pseudonym „Colonel Gilles“ Chef der Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P) in der Region Paris.

Er ist ein charismatischer Chef und führt unter anderem die neue Taktik der Stadtguerrilla ein, deren Ziel es ist, in der Hauptstadt spektakuläre Aktionen durchzuführen und die Verletzlichkeit der Besatzer vor Augen zu führen. Sie wird später den Pariser Aufstand ermöglichen.

Er trug dazu bei, die notwendige Einheit des innerfranzösischen Widerstands über die Parteigrenzen hinaus durchzusetzen. Damit umfassen die F.T.P natürlich Kommunisten, aber auch Katholiken, wie Claude Warocquier, der von der christlichen Jugendorganisation *Jeunesse ouvrière chrétienne* kommt, und Mitstreiter aller politischen Strömungen. Die vom Nationalen Widerstandskomitee politisch

gewollte Einigung der Résistance wird so von Joseph Epstein auf dem Terrain des Kampfes umgesetzt.

Joseph Epstein wird am 16. November 1943 in Evry-Petit-Bourg bei einem Treffen mit Missak Manouchian, dem regionalen militärischen Leiter der Francs-Tireurs et Partisans de la Main d'Œuvre Immigrée (F.T.P.-M.O.I), verhaftet. Trotz der Folter, der er im Gefängnis von Fresnes unterzogen wird, wird Joseph Epstein keinen einzigen Namen preisgeben. Seine Folterer konnten ihm noch nicht einmal seinen wirklichen Namen entreißen ... Am 11. April 1944, bevor er unter den Kugeln der Besatzer fiel, rief er noch: „*Es lebe Frankreich, es lebe die Freiheit!*“.

Epstein wird als große Figur der Résistance weiterleben, als ein Patriot, der von anderswo gekommen war. Ein Mann, der trotz Exil, Kriegen, Gefängnis, Folter nie den Glauben an den Sieg, den Glauben an den Menschen aufgegeben hat. Wie er wenige Stunden vor seinem Tod an seinen Sohn schrieb: „*In meinen letzten Augenblicken denke ich nur an Dich, mein kleiner geliebter Junge, und an Deine innig geliebte Mama. Seid glücklich– Seid glücklich in einer besseren, menschlicheren Welt. [...] Ich werde mutig fallen, mein liebes Mikröbchen, für Dein Glück und das Glück aller Kinder und aller Mamas*“.

L'ABBE FRANZ STOCK

Au cœur de la barbarie nazie, Franz Stock, l'aumônier allemand des prisons de la Santé, de Fresnes et du Cherche-Midi, incarna un visage de paix, de charité, d'amour du prochain, transcendant toutes les nationalités et les croyances, et fondé sur le caractère absolu de la dignité humaine.

Westphalien, né en 1904, Franz Stock était convaincu, bien avant le début de la deuxième Guerre mondiale, de la nécessité d'une coopération étroite entre Allemands et Français. Il participe au Congrès démocratique international pour la paix, organisé en 1926 par le Français Marc Sangnier, et décide de faire une partie de ses études de théologie à Paris en 1928, alors que l'Institut catholique de Paris n'avait pas reçu d'étudiants allemands depuis la Grande Guerre. Ordonné prêtre en 1932, il devient recteur de la paroisse allemande de Paris en 1934.

En décembre 1940, il devient également aumônier des prisons de la Santé, du Cherche-midi et de Fresnes où étaient enfermés, et souvent torturés, les résistants français et étrangers contre le nazisme. Pendant quatre ans, il apporta aux prisonniers le soutien moral et spirituel dont ils avaient besoin. Il en prépara beaucoup à leur dernière épreuve, à la fois si impuissant devant la mort inéluctable et pourtant si utile. Il les accompagnait jusque dans les derniers instants dans la clairière des fusillés du Mont Valérien.

Franz Stock aida tous les prisonniers qui le désiraient, aussi bien Honoré d'Estienne d'Orves et Edmond Michelet, que Gabriel Péri ou Joseph Epstein, sans jamais faire de distinction selon les origines, les croyances, les convictions. En se cachant de ses autorités, il apportait des objets, des livres, donnait des nouvelles, faisait passer des messages aux proches. Beaucoup de familles de fusillés ne doivent qu'à Stock le fait d'avoir pu connaître les derniers mots et les derniers instants de leurs proches. Rien n'en témoigne autant que cette inscription sur la stèle de sa tombe : « les familles des prisonniers et fusillés français reconnaissants ».

Fait prisonnier de guerre à la Libération, il fut chargé, à la demande des autorités ecclésiastiques françaises, d'ouvrir et de diriger un camp de prisonniers, près de Chartres, dans lequel furent rassemblés les prisonniers allemands séminaristes ou se destinant au sacerdoce au moment de leur mobilisation (camp du Coudray). Entre 1945 et 1947, ce « séminaire des barbelés » forma plus de 600 prêtres allemands.

Franz Stock incarne la possibilité même du dialogue et de la fraternité entre deux peuples qui se déchirent, entre deux peuples si longtemps sourds l'un à l'autre. Comme le dira plus tard Joseph Folliet, une des grandes figures de la spiritualité française des années 50 : « Je crois qu'il n'existe que de rares destinées chrétiennes qui témoignent de l'universalité de l'Eglise et de la Paix du Christ d'une façon aussi directe, permanente et durable que celle de Franz Stock ».

Par sa présence auprès des prisonniers puis par son rôle au « séminaire des barbelés », dont l'ouverture avait été décidée par la France, Franz Stock peut être considéré comme un précurseur de la réconciliation franco-allemande.

DER PRIESTER FRANZ STOCK

Inmitten der Nazi-Barbarei bot Franz Stock, der deutsche Geistliche, der die Gefängnisse La Santé, Fresnes und Cherche-Midi betreute, ein Gesicht des Friedens, der Barmherzigkeit, der Nächstenliebe, das über alle nationalen und geistigen Zugehörigkeiten hinaus auf der absoluten Geltung der Menschenwürde gründet.

Der 1904 in Westfalen geborene Franz Stock war bereits lange vor dem Beginn des Zweiten Weltkriegs von der Notwendigkeit einer engen Zusammenarbeit zwischen Deutschen und Franzosen überzeugt. Er nahm an dem 1926 von dem Franzosen Marc Sangnier organisierten Internationalen demokratischen Friedenskongress teil und beschloss, einen Teil seines Theologiestudiums 1928 in Paris zu absolvieren, wo es seit dem Ersten Weltkrieg keine deutschen Studenten mehr am Institut catholique de Paris gegeben hatte. Er wird 1932 zum Priester geweiht und 1934 wird er Rektor der deutschen Gemeinde in Paris.

Im Dezember 1940 wird er ebenfalls Seelsorger für die Gefängnisse La Santé, Cherche-midi und Fresnes, in denen die französischen und ausländischen Widerstandskämpfer gegen die nationalsozialistische Besatzungsmacht inhaftiert und oftmals gefoltert werden. Vier Jahre lang ist er den Gefangenen die moralische und geistige Stütze, die ihnen Halt geben konnte. Er bereitete viele von ihnen auf ihre letzte Bewährungsprobe vor, so ohnmächtig angesichts des unausweichlichen Todes und doch so hilfreich. Er begleitete sie bis in die letzten Augenblicke in der Lichtung der Füsilierten am Mont Valérien.

Franz Stock half allen Häftlingen, die dies wollten, Honoré d'Estienne d'Orves und Edmond Michelet wie Gabriel Péri oder Joseph Epstein, ohne jemals einen Unterschied wegen ihrer Herkunft, ihres Glaubens und ihrer Überzeugungen zu machen. Hinter dem Rücken seiner vorgesetzten Stellen brachte er ihnen bestimmte Dinge, Bücher, überbrachte er Nachrichten, ließ er Botschaften an die ihnen Nahestehenden gelangen. Viele Familien von Füsilierten verdanken es nur Pfarrer Stock, dass sie Kenntnis von den letzten Worten und den letzten Augenblicken ihrer Angehörigen erhalten konnten. Das bewegendste Zeugnis hierfür ist die Inschrift auf seinem Grabstein: „die Familien der französischen Gefangenen und Füsilierten in Dankbarkeit.“

Nach der Befreiung Frankreichs geriet er in Gefangenschaft. Dort wurde er auf Initiative der französischen kirchlichen Behörden beauftragt, in der Nähe von Chartres ein Kriegsgefangenenlager zu einzurichten und zu leiten, in dem deutsche kriegsgefangene Seminaristen oder Personen, die zum Zeitpunkt ihrer Mobilisierung Priester werden wollten, zusammengefasst wurden (Lager Coudray). Von 1945 bis 1947 wurden in diesem „Seminar hinter Stacheldraht“ mehr als 600 deutsche Priester ausgebildet.

Franz Stock verkörpert die effektive Möglichkeit des Dialogs und der Brüderlichkeit zwischen zwei Völkern, die einander bekriegen, zwischen zwei Völkern, die so lange dem jeweils anderen Volk gegenüber taub waren. Wie es später Joseph Folliet, eine der großen Figuren der französischen Spiritualität in den 50er Jahren, ausdrückte: „Ich glaube, es gibt nur wenige christliche Schicksale, die so unmittelbar, so beständig und so dauerhaft Zeugnis von der Universalität der Kirche und dem Frieden Christi ablegen, wie das von Franz Stock“.

Auf Grund seiner Präsenz an der Seite der Häftlinge und seiner späteren Rolle in dem „Seminar hinter Stacheldraht“, dessen Einrichtung Frankreich beschloss, kann Franz Stock als ein Vorkämpfer der deutsch-französischen Aussöhnung betrachtet werden.